

LIVRE DEUXIÈME

LE MOYEN AGE

DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND AU CONCILE DE TRENTE
OU A SAINT PIE V

LE BRÉVIAIRE ARRIVE A RENFERMER L'OFFICE LITURGIQUE
ET AIDE A LA DIFFUSION DE L'OFFICE ROMAIN

Avant d'examiner sous quelles influences se développèrent les heures canoniales au moyen âge, nous devons, pour mieux comprendre la période qui va suivre, étudier d'un peu près la majestueuse figure de saint Grégoire, de ce grand pape qui, placé sur les confins de deux âges, recueille les trésors de l'antiquité et exerce, en quelque sorte, sur les temps nouveaux, une action créatrice.

CHAPITRE I

GRÉGOIRE LE GRAND

La lourde tâche qui incombait à l'Église au lendemain de la période troublée des invasions, consistait à transformer en peuples civilisés les sauvages fils du Nord, les peuples de l'empire germanique édifié sur les ruines de l'empire romain d'Occident. L'Église devait en faire une société nouvelle et vigoureuse, entreprendre son éducation artistique et scientifique et pousser ses efforts vers le bien et le beau. Deux institutions chrétiennes surtout se partagèrent la solution de cet important devoir de civilisation : la papauté et le monachisme. Le premier Grégoire, qui monta sur le siège de Pierre, fut aussi le premier moine qui assumait la haute charge de représentant du Christ. Sa sainteté extraordinaire et l'étonnante activité de ce religieux parfait, de

ce type du pasteur suprême de l'Église, remplirent le monde d'admiration et méritèrent à Grégoire le titre de Grand, — distinction qui parmi ses prédécesseurs et ses successeurs n'échut en partage qu'au seul saint Léon I^{er}.

Influence de la papauté. — Saint Grégoire fut donc le premier pape sorti de l'ordre monastique; il fut aussi le premier qui attira les moines dans une plus large mesure au service de l'Église et qui leur confia la mission grandiose de convertir les païens et de les civiliser. Ce fut lui qui, par son esprit transcendant et plus encore par l'influence de ses extraordinaires vertus, organisa le domaine temporel des papes et donna tout son crédit à la souveraineté spirituelle, laquelle soumit au père de la chrétienté les monarques et les peuples des nouveaux royaumes. Le moyen âge et la nouvelle société chrétienne et germanique commencent avec saint Grégoire. Grégoire le Grand est non seulement le chef, mais, pourrait-on dire, le principe vivifiant de l'Église et même du monde entier à la fin du vi^e et au début du vii^e siècle; jamais, avant comme après lui, il ne se trouva personne plus digne de porter la tiare. Lui seul s'en déclarait indigne.

La papauté et l'Église sont toujours, dans le sens le plus vrai du mot, « à la tête des époques. » Toutefois on pourrait caractériser différemment la situation et la conduite du plus grand des papes. On l'a, et avec raison, appelé « le dernier des Romains ». Et, en effet, il semblait personnifier en lui l'esprit grandiose et la conscience élevée de l'ancienne race dominatrice. Cela se trahissait jusque dans les choses en apparence les plus insignifiantes, comme dans sa façon de se vêtir, dans son obstination à conserver l'ancienne orthographe, pour s'opposer aux mutilations barbares des Jeunes-Romains¹. Il se laissait d'autant moins guider par son temps, qu'il semblait vouloir de préférence évoquer l'ancien temps et qu'il anticipait sur ses contemporains; il plongeait ses regards dans l'avenir et préparait en consé-

¹ Sur l'orthographe de Grégoire, cf. Ludo M. Hartmann, dans *Neues Archiv.*, Hannover, 1890, t. xv, p. 527-549. Sur les vêtements de Grégoire avant son entrée dans l'Ordre bénédictin, voir Clausier, *S. Grégoire le Grand*, Paris (Lille et Bruges), 1886, c. v; également les biographies populaires du grand pape parues à l'occasion du centenaire, par le P. Célestin Wolfsgruber, O. S. B., Saulgau, 1890; et le P. Snow, *S. Gregory the Great, His work and his spirit*, London, 1892. On attend un travail plus étendu du P. Grisar, S. J.

quence par un travail vigoureux l'époque future. Tandis que l'empire romain-oriental se précipitait vers sa ruine et que les empereurs byzantins, par leur politique hypocrite et artificieuse, contrecarraient et retardaient l'action bienfaisante de l'Église, et que, d'autre part, ils abandonnaient leurs provinces l'une après l'autre aux hordes sauvages des barbares, jusqu'à ce qu'enfin le Croissant s'élevât sur les ruines de la civilisation orientale et menaçât les peuples et les princes, un seul homme, le pape de Rome, entreprit de résister aux barbares en se présentant à eux d'un pas assuré et avec un regard tranquille. Grégoire vit dans ces nouveaux envahisseurs les peuples de l'avenir; il entra en rapports d'amitié avec eux et leur tendit la main pour établir, grâce à leur aide, les bases d'une nouvelle organisation politique. C'est pourquoi l'on peut dire : « Saint Grégoire et le moyen âge sont nés le même jour » (Clausier.)

État du monde à l'avènement de saint Grégoire. — Lorsque l'humble bénédictin et abbé du monastère du Mont-Cœlius, à Rome, fut monté sur la chaire de saint Pierre, en 590, et que du haut de ce sommet il eut promené ses regards sur l'univers, de tous côtés le monde et l'Église lui offrirent un spectacle de douleurs et de misères sans nom. Un schisme opiniâtre, quoique encore contenu, qui persistait depuis le deuxième concile de Constantinople (553), c'est-à-dire depuis déjà quarante ans, épuisait les forces du clergé. Les ambitieux patriarches de Constantinople convoitaient le titre « d'œcuménique » et trahissaient une forte tendance à créer une nouvelle scission dans l'Église, tandis que les empereurs d'Orient, incapables de défendre leur empire contre les Avars et les Perses, les Goths et les Lombards, se montraient toujours plus méfiants et plus jaloux à l'égard de la puissance croissante de la papauté et travaillaient sans cesse à l'opprimer ou à la traîner dans la boue.

En Asie, se préparait depuis longtemps une révolution, qui devait ébranler jusque dans ses fondements tout le monde civilisé, depuis la Chine jusqu'au détroit de Gibraltar. En Afrique, les Donatistes et les descendants des Vandales exerçaient de terribles ravages. L'Espagne était presque entièrement arienne; la Grande-Bretagne était sous la domination des Anglo-Saxons païens et était retombée dans l'idolâtrie; la Gaule, bien que catholique et orthodoxe, était souillée par les sanglantes riva-

lités de Frédégonde et de Brunehaut et était en proie à la simonie.

Mais l'état lamentable de l'Italie, où les inondations, la peste, la famine exerçaient leurs ravages, dépassait toute description. Par suite des guerres incessantes et des invasions répétées des hordes barbares chacun était en sanglant démêlé avec son voisin, tandis que les Lombards par leurs déprédations infestaient le pays et par leurs cruautés et leurs excès répandaient la terreur et l'épouvante. Presque chaque jour Grégoire voyait des Romains conduits en prison, le cou chargé de chaînes, ou revenant de captivité, les membres mutilés. En présence de ces scènes de sauvagerie, dans lesquelles l'humanité entière menaçait de s'abîmer, il n'est pas étonnant qu'accablé de douleur, le père de ces peuples accordât quelque crédit aux pressentiments que la fin des temps était proche¹.

Le grand pape ne perdit pourtant pas l'espoir. Malgré son état continu de maladie, qui le tint souvent et longtemps cloué sur un lit de douleur, il déploya, toujours animé par le sentiment de la justice et guidé par une prudence qui s'étendait à tout, une énergie et une activité si prodigieuses que, dans les quelques années de son pontificat (3 septembre 590-12 mars 604), il put poser les bases solides d'une nouvelle organisation de la société chrétienne. Et au point de vue des mérites et de la renommée le premier rang lui reste assuré sur tous ses devanciers et ses successeurs.

Réformes. — Grégoire commença son œuvre de réforme en faisant disparaître les abus qu'il trouvait dans sa propre cour. Son premier souci fut l'organisation et l'administration du palais papal. Il éloigna les laïques qui jusqu'alors avaient formé la domesticité du pape et appela pour les remplacer des clercs et des moines, qui devaient être à la fois ses serviteurs et ses conseillers dans les affaires importantes de l'Église. Puis il surveilla étroitement son palais et bannit de ses appartements jusqu'à la plus légère apparence de pompe inutile.

Après avoir pourvu aux réformes nécessaires pour ce qui con-

¹ [Sur saint Grégoire et les frayeurs de la fin du monde au moyen âge, cf. *San Gregorio Magno e le paure del prossimo finimondo nel Medio Evo*, art. de M. G. Calligaris, dans les *Atti della real. acad. delle scienze di Torino*, 1895-1896, t. xxxi, 4, p. 264-286. Tr.]

cernait sa propre cour et le clergé de la ville éternelle, Grégoire s'occupa des églises d'Italie et de Sicile. Il y établit une hiérarchie plus régulière en surveillant avec sévérité les élections épiscopales et mit fin au schisme de l'église d'Aquilée. Dans cette ferme conviction, fournie par la foi, que le siège de Pierre est le rocher inébranlable sur lequel le Christ a bâti son Église et que c'est par lui seul qu'elle existe, il chercha à obtenir de toutes les Églises particulières leur dépendance systématique et régulière vis-à-vis de l'Église de Rome. Puis il travailla à la réconciliation des schismatiques avec cette dernière, à la réfutation des erreurs et à la défaite de l'opiniâtreté des hérétiques, enfin à la diffusion de la lumière de la foi parmi les païens appelés au salut dans le Christ. Outre les Anglo-Saxons, dont nous parlerons plus loin, il convertit les Lombards avec leur reine Théodelinde et fit annoncer l'Évangile aux Berbères (*Barbaricini*), tribu africaine que les Vandales avaient repoussée vers la Corse et la Sardaigne¹.

Dieu avait conduit Grégoire en Orient avant son pontificat pour lui fournir, d'un côté, l'occasion de connaître de plus près le théâtre de la lutte et pour lui permettre d'étudier, en la voyant de ses propres yeux ou en la pratiquant, la liturgie gréco-orientale; d'un autre côté, pour le rendre capable d'employer cette liturgie pour sa propre Église et d'introduire dans le rite latin ce qui lui semblerait bon et utile. Lorsque l'abbé bénédictin fut devenu pape, il ne manqua pas d'observer toutes les formes de politesse envers l'empereur d'Occident, souverain de nom de Rome et de l'Italie. Mais, dès qu'il s'aperçut que ce monarque manquait de force et de volonté pour entreprendre quoi que ce fût en faveur de la Ville éternelle, il prit sous sa protection le peuple délaissé. Désormais il défendit Rome comme son héritage paternel et regarda l'Italie comme son pays à lui. Il corrige et modifie, en qualité de seigneur autonome et de chef souverain, une loi qui interdisait aux soldats et à tous ceux qui avaient eu quelque charge publique, l'entrée dans un monastère et dans les rangs du clergé. Avant tout il humilie la cour de Byzance, punit

¹ S. Gregor., epist. iv, c. xxiii; epist. iv, c. xxii, xxiii (*P. L.*, t. lxxvii, col. 692, 1134-1135). Cf. Jaffé-Ewald, *Regesta Pontificum Romanorum*, ed. 2, Lipsiæ, 1885, t. i, p. 143-219.

les coupables de censures ecclésiastiques et pardonne à ceux qui se repentent. Puis il s'oppose avec énergie à la prétention du patriarche « œcuménique », ce qui irrite l'empereur Maurice; mais Grégoire en appelle au juge éternel, et la verge de la justice divine frappe bientôt après l'empereur et son patriarche. L'empire entier parut s'humilier et trembler sous les paroles prophétiques du pape: « Tu aigüises l'épée des Barbares contre l'État¹. »

Et malgré tout, Grégoire, ainsi qu'on le voit par ses lettres², se montre dans toute sa façon de gouverner un père pour l'Orient. Il console les pasteurs des diocèses orientaux les plus éloignés; par sa vigilance et son énergique intervention, il réussit à étouffer dans leur germe les erreurs nouvellement nées à Thessalonique et à Alexandrie. Il favorise les tentatives pour la conversion des Perses. Des vallons éloignés du Caucase, qui, si l'on en juge par les moyens de communication du temps, étaient plus distants de Rome que ne le sont aujourd'hui San-Francisco, Tobolsk ou Pékin, des fidèles réclament par lettres les conseils du père de la chrétienté et reçoivent de lui des réponses. L'Église orientale ressemblait à un vieux vaisseau pourri, suspendu au-dessus de l'abîme, craquant dans tous ses joints et sur le point de faire naufrage. Grégoire considérait tout d'un regard pénétrant, et, inépuisable dans son amour et sa miséricorde, il ne négligea aucun moyen de la sauver.

D'Espagne arrivait, semblable à un parfum précieux, selon ses propres expressions, la nouvelle de la conversion des Wisigoths et de leur roi Reccarède par l'envoyé du saint-siège, l'abbé Cyriaque, et l'archevêque de Séville, saint Léandre.

Saint Grégoire, en sa qualité de successeur de saint Pierre, veilla, ainsi que nous l'avons montré plus haut, au maintien rigoureux des droits de la primauté; il prit aussi ses mesures, notamment en Gaule, pour que les évêques suffragants restassent dans la dépendance de leur métropolitain qu'avaient fixée les canons, encore qu'il défendit vigoureusement les premiers contre les décrets injustes des seconds. Apprenait-il la mort d'un métropolitain en Italie ou en Sicile, il faisait aussitôt visiter le dio-

¹ P. L., t. LXXVII, col. 745. *Peccata nostra barbaricis viribus sociamus, et culpa nostra hostium gladios exacuit... dum talia reciditis, de regni prolixitate tractatis* (S. Gregor., epist. v, ad Mauriti. Augustum, c. xx).

² Dans P. L., t. LXXVII.

cèse sans pasteur par un autre évêque, et sommat le clergé et le peuple de procéder à une nouvelle élection sous la présidence du délégué de Rome.

Mais l'œuvre de prédilection de Grégoire fut la conversion de ses « anges », les Anglo-Saxons. Il est devenu leur apôtre par l'envoi de ses fils spirituels, le moine bénédictin Augustin et ses quarante confrères du monastère de Saint-André¹. Tout le monde sait, par le récit du Vénéable Bède, comment saint Grégoire aimait de prédilection ces insulaires païens², et comment au soir de sa vie le grand homme put saluer avec admiration l'heureuse transformation accomplie par ses fils spirituels, ces humbles thaumaturges. « L'Alleluia et les hymnes de l'Église romaine retentissent chantés par des langues qui n'étaient habituées qu'à parler et aux chants barbares... Voici que l'Océan se calme et s'étend sous les pieds des serviteurs de Dieu, et les flots de ces peuples incultes et sauvages se rangent à la voix du prêtre³. »

Ses travaux. — Quiconque n'est pas un étranger sur le terrain de la liturgie sait aussi que saint Grégoire le Grand est le pape qui a le plus fait pour l'ordonnance de la liturgie romaine. C'est lui qui collectionna les prières et les usages liturgiques de ses prédécesseurs et qui assigna à chacun d'eux sa place: *multa subtrahens, pauca convertens, nonnulla vero super adiiciens*⁴; c'est lui, par suite, qui donna à la liturgie sa forme actuelle. Le chant liturgique lui dut son nom de grégorien, parce qu'il atteignit, grâce à lui, sa plus haute perfection. Les Heures canonicales et le formulaire actuel de la Messe reçurent de lui des règles précises. Sa *Regula pastoralis* donna à tout le corps hiérarchique une forme idéale, une vie et une activité fécondes; ses *Moralia* firent entrer dans le domaine public les mystères de l'ascèse et les plus sublimes traditions de l'allégorie biblique. Il créa un type d'histoire hagiographique dans ses *Libri dialogorum*, où l'on voit une grande âme bégayer en quelque sorte avec

¹ Cf. S. Augustin de Cantorbéry et ses compagnons, par le R. P. Brou, S. J. (collection *Les Saints*), Paris, 1897.

² Beda Vener., *Hist. eccl.*, lib. I, c. xxiii sq.; cf. lib. II, c. iii (P. L., t. xcvi, col. 52, 75 sq.).

³ S. Greg., *Moral.*, lib. XXVII, c. xi (P. L., t. LXXVI, col. 411).

⁴ Joann. Diacon., *Vita S. Gregorii*, lib. II, c. xvii, xxi (P. L., t. LXXV, col. 94).

les petits et s'abaisser pour élever les simples à la science des saints. Son Sacramentaire, son enseignement et les disciples qu'il forma ont créé la forme parlante et dramatique de la liturgie qui est l'évangile en image du peuple. Ses innombrables lettres rappelèrent de tous côtés aux moines, aux clercs et aux prélats, leurs devoirs et toute la teneur des lois de l'Église. Partout on rencontrait les traces de son activité. Les montagnes et les mers semblaient s'aplanir sous les pas des voyageurs sans nombre qui, sur toutes les routes, se croisaient avec les légats et les évêques envoyés de Rome, avec les missionnaires munis de la juridiction apostolique, avec les avocats et les notaires chargés d'instructions, de récompenses ou de menaces de châtimens et de censures pour toutes les églises du siège romain.

Ajoutons encore son zèle inépuisable pour l'administration du patrimoine de Saint-Pierre. Il surveillait lui-même les changements les plus minimes qui concernaient les biens du Saint-Siège en Sicile et en Gaule, en Afrique et jusqu'en Asie. Des aumônes abondantes partaient de Rome pour être distribuées au dehors, non seulement dans les pays voisins, mais aussi dans les villes maritimes de l'autre côté des mers, jusqu'à Jérusalem même, où Grégoire érigea un hospice public, et jusque sur le mont Sinaï, dont il entretenait les moines, pour les vêtements et la nourriture, durant son pontificat. A diverses reprises, il approvisionna Rome en temps de famine et trouva encore le moyen de racheter une foule de prisonniers, de reconstruire et de repeupler des villes abandonnées, de rebâtir et d'embellir les basiliques romaines. Grégoire avait aussi sa garde du corps et ses troupes papales; il répartit des postes pour la sûreté publique de Rome, pourvut les villes voisines de garnisons et avait assez de puissance pour détruire les Lombards. « Mais je crains Dieu, disait-il, et je tremble à la pensée d'être mêlé à la mort d'un seul homme¹. »

Il se montra toujours le pacificateur suprême entre les peuples et leurs souverains. Mais il sut aussi défendre sa ville et son peuple contre les injustes agresseurs et encourager les indolents

¹ *Quia Deum timeo, in mortem cuiuslibet hominis me miscere formido* (P. L., t. LXXVII, col. 1411). Cf. S. Gregor., epist. v, c. XXI, XXXVI, XL; epist. I, c. XVII, XXXII; epist. VII, c. I, II, V, XX; epist. II, c. II; epist. IX, c. VI, XCVIII; epist. XIV, XLII, c. XII; dial. III, c. XXX; et Paul Diac., *De gestis Longobard.*, lib. IV, c. II-V.

à la lutte. Seul, il paraît sur les murs de Rome pour résister aux Lombards; il fait donner l'alarme à la place du commandant en chef, gourmande comme il convient la nonchalance des chefs, et lorsque leur incapacité, leur étourderie et leur lâcheté ont détourné la victoire des étendards impériaux, il répare leur faute par l'habileté de ses négociations, qui arrachent à l'ennemi vainqueur une paix honorable. Mais, en même temps, il combat les lois iniques des princes et défend son peuple contre les projets d'impositions insatiables¹.

Vers la fin de son pontificat le monde et l'Église étaient devenus tout autres, à ce point qu'on peut avec raison appeler Grégoire leur restaurateur. C'est lui qui porta les plus sensibles coups à l'hérésie arienne et à l'idolâtrie barbare; lui, qui amena la dignité papale à cette hauteur et à cette autorité qui lui assurèrent l'estime de la société future et qui, en somme, préparèrent les voies à la civilisation actuelle.

Aucun pape n'a eu une carrière aussi brillante que cet humble moine qui se croyait indigne du fardeau de la tiare et incapable de la porter. Docteur, la science ecclésiastique et la tradition catholique lui ont donné une place à côté d'un saint Jérôme et d'un saint Augustin. Sa connaissance des choses divines lui valut l'honneur de compléter le nombre des docteurs latins, et ses *Moralia in Job* lui ont mérité le titre de docteur de la vie spirituelle, de la théologie mystique ou ascétique. Orateur, il captiva l'attention de tout un peuple au point qu'il en oubliait l'ennemi aux portes de la ville, tandis que Grégoire parlait de la cité de Dieu. Pasteur, il ne cessa pas de combattre les dangers temporels et spirituels sans nombre qui menaçaient son peuple, et tout ce qui se produisait autour de lui fut l'objet de son attention et de ses soins. Il est pasteur des âmes et en même temps prince temporel. Son autorité indépendante des souverains byzantins s'étend sur Rome et l'Italie. Pour ce qui est du spirituel, il règne sur tout le monde. Des envoyés des peuples arrivent en foule de

¹ S. Gregor., epist. II, c. XXIX, XXX, XLVI; VII, c. III; VIII, c. XVII-XX; IX, c. LXIX; X, c. XI, XXI sq. — Nous renvoyons le lecteur qui désirerait s'assurer de l'exactitude des indications que nous donnons dans les pages précédentes et avoir les passages en question à l'*Index titulorum ex registro Epistolar. S. Gregor. excerptus* (P. L., t. LXXVII, col. 1403-1460), composé par le cardinal Carafa, par ex. : *De iis, quæ spectant ad principes sæculares*, col. 1417; *De pace et bello*, col. 1438.

tous côtés, poussés par le désir de vénérer l'oïnt du Seigneur et de solliciter sa médiation dans leurs différends.

C'est à ce seul homme, qui vraiment était né pour son temps, que l'Église et la papauté durent d'atteindre à ce degré de grandeur parmi les barbares et au milieu de l'antique société qui attendait sa ruine.

Grégoire demeura toujours moine par le cœur, même au sommet des honneurs, et au milieu de ses importantes affaires il repensait toujours à sa cellule aimée, qu'il avait dû quitter contre son gré. C'est ainsi qu'il écrit à saint Léandre, archevêque de Séville : « Des larmes s'échappent de mes yeux au souvenir de ce rivage silencieux et paisible que j'ai laissé. » Et au diacre Pierre : « Ma pauvre âme se rappelle ce qu'elle était autrefois dans notre monastère, lorsqu'elle planait au-dessus de tous les événements du monde et des vicissitudes terrestres, lorsqu'elle ne songeait qu'au ciel, lorsqu'elle envisageait la mort avec impatience comme la porte de la vie. Mais maintenant, à cause de ma charge de pasteur, les fardeaux que les mille affaires de l'humanité imposent, pèsent sur elle. Elles surviennent, malheureusement, quand mon âme s'est déchargée des soins de l'extérieur et alors qu'elle pourrait revenir de nouveau à sa tranquillité. Je pense à tout ce que je souffre, en particulier à ce que j'ai perdu. » Ces paroles expliquent suffisamment ce qu'était la vie monastique aux yeux du plus grand des papes. Et l'âme de la vie du cloître, c'était l'office, l'*opus Dei*!

CHAPITRE II

SAINT GRÉGOIRE ET L'OFFICE

Lorsqu'on recherche la part prise par saint Grégoire dans la question liturgique, en particulier dans l'ordonnance des Heures canoniales, on se heurte à une sérieuse difficulté. D'une part, en effet, la tradition est unanime à faire remonter à saint Grégoire la liturgie romaine telle que nous l'avons aujourd'hui, qu'il s'agisse du Missel ou de l'Antiphonaire et du chant¹. Tout le monde est d'accord pour désigner d'un seul mot l'origine de cette liturgie, on la dit : *grégorienne*. D'autre part, nous ne possédons aucun manuscrit de la liturgie grégorienne qui remonte à l'époque de saint Grégoire, ou même au siècle qui suivit; et ainsi les livres liturgiques ne peuvent nous permettre d'indiquer ce que ce pape a pu faire pour elle. Il n'existe pas davantage, soit dans une chronique, soit dans une biographie, de témoi-

¹ Les témoignages en faveur de saint Grégoire se trouvent rassemblés avec clarté dans l'écrit du P. Germain Morin, cité plus haut (*Les véritables origines du chant grégorien*, Maredsous, 1890; en allemand, Paderborn, 1892) : 1. Ioannes Diaconus, *Vita S. Gregorii*, lib. II, c. vi (P. L., t. LXXV, col. 90). 2. *Lettre de Léon IV (847-855) à l'abbé Honorat (Dulcedinem Gregoriani carminis cum sua quam in Ecclesie traditione canendi legendique ordinavit et tradidit)*; cette épître, découverte par Edmond Bishop et communiquée avec d'autres contenues dans la *Collectio britannica* aux éditeurs des *Monumenta Germaniæ*, a été publiée par Paul Ewald, dans *Neues Archiv.*, 1879, p. 389. 3. Walafrid Strabo, *De eccles. rer. exord.*, c. XXI, XXV (P. L., t. CXLV, col. 948, 956). 4. Agobardus, *Liber de correct. Antiph.*, c. XV (P. L., t. CIV, col. 336). 5. Amalarius, *De div. off. et de ord. Antiph.*; Mabillon, *Anal.*, Paris, 1723, p. 93 (P. L., t. CV, col. 1074). 6. Adrien I^{er} et Adrien II, Egbert d'York et S. Aldhelm, dans G. Morin, *loc. cit.*, p. 24 (allemand, p. 26 sq.). Dans les vers d'Adrien I^{er}, augmentés au IX^e siècle : *Gregorius præsul meritis et nomine dignus — Unde genus ducit summum conscendit honorem*, les mots de la fin, ajoutés plus tard, sont, pour notre but, dignes de remarque : *Patres de more secutus, instauravit opus, auxit et in melius... Carmina diversas sunt hæc celebranda per horas* (Tommasi, *Opera*, t. IV, c. XXVII, 171 sq.).